

**LES NOUVELLES  
ENQUÊTES DE**

# **NESTOR BURMA**

**LES LOUPS  
DE BELLEVILLE**



*Collection créée par Nathalie Carpentier  
Dirigée par Jérôme Leroy*



Serguei Dounovetz

Les Nouvelles Enquêtes  
de Nestor Burma

Les Loups de Belleville  
Paris XX<sup>ème</sup>



© French Pulp éditions, 2018  
49, Rue du Moulin de la Pointe  
75013 Paris  
Tél. : 09.86.09.73.80  
Contact : [contact@frenchpulpéditions.fr](mailto:contact@frenchpulpéditions.fr)  
[www.frenchpulpéditions.fr](http://www.frenchpulpéditions.fr)  
Direction : Nathalie Carpentier

ISBN : 979-1-0251-0306-7  
ISSN : 2551-5152  
Dépôt légal : janvier 2018

Couverture : © Louise Gatepaille

Le Code de la propriété intellectuelle et artistique interdit toute copie ou reproduction destinée à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*En hommage à  
Léo Malet et Jean-Marie Carpentier.*



## *Préface*

Avis à la population, Nestor Burma reprend du service ! Et il reprend du service aujourd'hui, dans le Paris des années 2010-20 ! Si ça se trouve, vous l'avez croisé ce matin dans le métro ou à la terrasse d'un bistrot. Il est pas mal de sa personne, la quarantaine rugissante, toujours gouailleur, toujours anar, toujours sexy, toujours amateur de castagne, aux aguets dans une ville en pleine mutation.

Nestor Burma va mener des enquêtes qui vont vous dire beaucoup sur l'époque qui est la vôtre. Comme tous les héros populaires, rien de ce qui est humain ne lui est étranger, à notre Nestor. Il a son propre code moral, alors il lui arrive parfois de prendre des raccourcis avec la loi. À condition que ce soit pour la bonne cause.

Si vous voulez prendre rendez-vous, vous le trouverez rue des Petits-Champs, à l'agence Fiatlux.com où vous serez accueilli par sa secrétaire Kardiatou Châtelain, une charmante jeune femme qui a de la cervelle et des diplômes. Vous croiserez peut-être aussi Mansour. Son truc, à lui, c'est plutôt l'informatique, la traque sur les réseaux sociaux, le piratage de données. Pourtant, il n'a pas un physique de geek, ce beau gosse de Bondy, toujours prêt à monter au feu avec Nestor.

Une enquête par arrondissement, vous allez obligatoirement finir par vous rencontrer avec Burma. D'ailleurs, il est à l'aise partout : chez les bobos, les pros, les aristos. Dans

les coins louches et dans les beaux quartiers. Et ce n'est pas ceux qu'on pourrait croire qui sont les plus dangereux.

Avec la police, c'est forcément un peu plus compliqué. Burma et les forces de l'ordre, ça fait deux. Et parfois, il y a de la friture sur la ligne des smartphones. Pour plus ample renseignement sur la question, vous pouvez toujours demander à la commissaire Stéphanie Faroux, la grande patronne du 36, ce qu'elle en pense, de Nestor Burma.

Mais bon, le plus simple, c'est encore que vous vous fassiez une idée par vous-même. Grâce à Nestor Burma, vous verrez Paris comme vous ne l'avez jamais vu : vous connaîtrez ses mystères, sa part d'ombre, sa violence mais aussi sa manière de ne jamais baisser les bras. Il suffit juste de suivre le guide.

Et pour ça, demandez Nestor Burma, détective de choc !

JÉRÔME LEROY



## *Niki Java perd la chaise*

Une brise légère soufflait sur le cimetière du Père-Lachaise. Depuis deux semaines, la canicule s'était abattue sur Paname, et mon P14-45 Para-Ordnance n'avait pas la puissance de feu pour contrer cette offensive. Les nuits étaient chaudes comme de la braise, étouffantes et sèches. Elles vous coupaient les pattes, le souffle et les extensions, telles des amazones en quête de morceaux de choix. C'est pourquoi, aussi légère soit-elle, je reçus cette brise comme le baiser mouillé d'une rouquine pour qui j'avais le béguin, rue Alexandre-Dumas, prémices d'un orage d'été qui nettoierait la ville.

J'écrasai mon clope et me penchai devant la tombe. J'ouvris le sac en papier et versai les cerises dans une coupe ébréchée. J'en avais gardé une poignée pour sa pomme, un rite qui venait de loin. J'en mangeai une dernière, pour communier, tout en fixant le médaillon représentant le profil de Jean-Baptiste Clément. Chapeau noir, écharpe rouge, le bonhomme avait une bonne tête. Je n'étais pourtant pas venu pour lui, mais pour un autre ami. Seulement, chez le fleuriste, les roses étaient vraiment moches et j'étais reparti bredouille, en quête d'une rose digne de ce nom. C'était en passant devant

l'étal d'une épicerie arabe, regorgeant de cerises juteuses, que ce geste séculaire m'était revenu. L'épicier m'avait proposé de les goûter, j'en avais acheté une livre. Et pour faire bon poids, bonne mesure, j'avais becqueté la moitié et versé les dernières griottes dans la coupe ébréchée. Tout cela me semblait cohérent : à ma connaissance, Jean-Baptiste Clément était l'auteur de la chanson *Le Temps des cerises*, pas de *Mon amie la rose*.

Comme de nombreux quidams, j'appréciais déambuler au Père-Lachaise, bien que, sur ce coup, je sois convoqué par le père François. Le lieu n'avait aucune connotation morbide : ce n'était pas un cimetière comme les autres, mais une sorte de musée à ciel ouvert où étaient enterrées quantité de personnalités qui avaient marqué la vie publique des deux derniers siècles. Les sépultures avaient du style. Certaines étaient originales, parfois massives, de véritables monuments flanqués de colonnes et de statues ferrailant pour la postérité. C'était comme se promener dans une ville de lilliputiens, avec ses rues pavées, ses carrefours, ses minuscules villas de style gothique, son immense parc, ses arbres et ses jardins du souvenir. J'aimais me perdre dans les dédales du cimetière, arrêter le temps, converser avec les morts. Il m'arrivait de m'asseoir sur un banc pour lire des poèmes de Prévert, Maïakovski, Neruda, Bukowski, réfléchissant sur la signification de se saigner toute une vie afin de se payer un caveau en marbre dont on ne profiterait jamais. Le Père-Lachaise se méritait. C'était le dernier salon où l'on causait avec de grands esprits, à voix basse, armé d'un silencieux, l'endroit rêvé pour siroter la fée verte, le rhum arrangé, le cul

posé sur la dalle froide à compter les étoiles. Comme disait mon pote Niki Java avant de passer l'arme à gauche : « Tu connais beaucoup d'endroits où Molière et Jim Morrison tapent le bœuf ensemble? »

Niki, vieille branche, c'était pour lui que j'étais là en ce début de matinée de canicule, parmi les morts et ceux en sursis. Java, mon ami d'enfance, trente-neuf années au compteur et le moteur qui avait calé, comme celui de Vernon Sullivan. *Les morts ont tous la même peau*, ce qui n'empêche que *la vie est dégueulasse*. Je crachai le noyau de cerise que je suçai et empruntai le chemin des Anglais, vers la 91<sup>e</sup> division, afin de rejoindre l'attroupement derrière la Merco noire. C'était un enterrement de première bourre, payé par le journal qui employait le défunt. En effet, avant d'oublier de respirer, Niki Java était journaliste spécialisé dans les faits divers au sein d'un grand quotidien de la capitale. Petit reporter, mais grand amateur de boisson anisée coupée à la menthe, il laissait derrière lui une myriade de perroquets orphelins. Devant le trou, au fond duquel mon pote comptait les moutons dans un costard tout neuf en chêne massif à poignées argentées, les participants se faisaient suer à mourir, écoutant distraitement les âneries du prêtre, pas même ouvrier, un comble pour l'enterrement d'un libertaire. Dans le troupeau, je repérai quelques tronches que je connaissais de vue, de nombreux flics aussi. Une faune bigarrée, composée d'un vaste échantillon du monde de la nuit parisienne interlope : lopes, demi-mondaines, travelos, patrons de bars louches, flibustiers, cailleras de luxe, dealers mais pas trop fort, demi-sel, footballeurs en rupture de

banc, ainsi qu'une ex-gloire de la télé réalité spécialisée dans les reprises ratées avec son caniche royal nommé Hashtag. Je repérai la commissaire Stéphanie Faroux, fille de feu commissaire Florimond Faroux. Jadis aimablement désirable, Stéphanie avait pris du poids et des rides. Mais demain serait un autre jour, une bonne nuit d'amour était le meilleur des liftings. Elle m'apostropha :

— Bonjour, Burma. Votre présence serait-elle professionnelle ?

Je restai aimable – ne jamais pactiser avec la flicaille, mais ne pas se la mettre à dos pour éviter le lumbago, tel était mon credo.

— Je viens juste border mon ami avant le grand sommeil, madame la commissaire.

— Commissaire tout court, ça ira.

— Commissaire Tout-Court-Ça-Ira, ça fait un peu aristo, mais si vous y tenez.

— Nestor, ne commencez pas à faire le malin. J'ai toujours pensé que mon père avait beaucoup trop d'indulgence à votre égard.

Je dégageai en touche, je n'aimais pas remuer le passé.

— Et vous, commissaire, je suis étonné de vous trouver là. Je doute que ce soit pour Niki. C'est donc pour le service ?

— Vous faites référence à quel genre de service, Burma ? Mon service à thé ?

L'humour de poulet était depuis toujours très bas de gamme, mais avec la nouvelle génération, nous étions en passe de toucher le fion. Je souris à la fille, à la mémoire du père.

— Commissaire, Niki Java est mort de quoi, au juste ?

J'avais posé la question abruptement, mais sur ce ton un chouïa naïf qui était l'une de mes marques, alors que je connaissais la réponse. Cela, pour faire croire à la fonctionnaire que j'accordais de l'importance à son statut, ne souhaitant pas rester sur une mauvaise note avec la police.

Elle répondit laconiquement :

— Le cœur. J'aurais pourtant parié sur le foie.

Sur ce, n'ayant rien à apprendre de la concurrence, je saluai d'un hochement de tête la patronne de la maison poulaga et me dirigeai vers Manon, la dernière perruche apprivoisée par Java, le dompteur de perroquets. Elle était belle comme un cœur avec ses cheveux coupés à la garçonne, dans sa petite robe bleue trop courte pour un cimetière et trop boutonée pour un cinq à sept. Cachée derrière des lunettes de starlette, elle paraissait sincèrement affectée, vu que mon ami ne lui léguait que ses dettes. Je balançai un peu de terre sur le cercueil et embrassai la belle à la commissure des lèvres.

— Nestor, les gens nous regardent, chuchota la régulière de mon pote.

Pour donner le change, je lui tendis ma carte professionnelle en vantant ma qualité :

— Si vous avez besoin d'un service, d'un vice, d'un plein de réconfort, vous appelez Nestor Burma, détective de choc à l'agence Fiat Lux.com.

— Niki servait la même sauce, vous avez vu où ça l'a mené ? fit-elle en fixant son regard embué sur le bristol.

— Il mettait beaucoup trop de pastis dans sa sauce. À bientôt, mon chou.

Sur ces entrechats, j'abandonnai la souris et m'approchai des autres noctambules égarés, quand des cris retentirent, suivis d'un mouvement obligeant les figurants à s'écarter. Une femme apparut dans un ensemble gris au tailleur très ajusté. Les cheveux en chignon, des lunettes cerclées de fer, elle vociférait.

— Remontez ce cercueil ! Je suis la sœur du défunt et j'exige que soit pratiquée une autopsie sur le corps de mon frère !

Elle avait un accent qui venait d'ailleurs et pas froid aux yeux, ce qui aurait été une ineptie en regard de la température ambiante. La commissaire Faroux, dubitative, se fraya un passage en brandissant sa carte tricolore.

— Commissaire Faroux, de la P.J. Madame, dans un premier temps, je vous demanderai de vous calmer afin de ne pas troubler la cérémonie. Dans un second temps, je souhaiterais voir vos papiers afin de vérifier si le défunt est légitimement votre frère. Ensuite, seulement, vous pourrez m'exposer votre requête. Veuillez me suivre à l'écart du cortège, s'il vous plaît.

La frangine semblait ne pas l'entendre de cette oreille ni de l'autre.

— Mes papiers ? Hors de question ! Je veux juste qu'on fasse une autopsie sur le corps de mon frère. Vous dites que vous êtes de la police ? Alors, je vais vous donner un bon tuyau. Et si, avec ça, vous n'obtenez pas d'avancement, alors il faudra envisager de changer de métier. Mon frère n'est pas mort d'une crise cardiaque comme le prétend le certificat de décès. Il a été empoisonné ! Absolument, et je pèse mes mots. Il a été empoisonné avec un produit indétectable, le même poison que les agents du FSB, l'ancien KGB, utilisent pour supprimer

leurs opposants, les journalistes notamment. Surtout quand ils ont des révélations explosives à livrer aux médias. Le genre de scoop qui peut faire sauter un gouvernement. Je sais de quoi je parle, je peux le prouver !

La commissaire Faroux plissait les yeux. Sans doute considèrerait-elle que la femme au tailleur gris n'avait pas suffisamment pesé ses mots ou que son tuyau était crevé. Quant à un avancement, ce n'était pas à l'ordre du jour. Elle était la boss du 36 quai des Orfèvres, et ça représentait déjà un paquet d'emmerdements. Prendre du galon pour devenir quoi ? Préfète, et gérer à la petite semaine des manifestations d'agriculteurs qui balancent leur purin sur le pavé, de routiers qui bloquent le pays avec leurs gros culs, de matons en sous-effectifs qui menacent de lâcher les fauves, des pompiers caillassés par la racaille, et même des flics qui sous-entendent regretter Vichy ! Sans parler des casseurs ! Il fallait vraiment avoir la fibre du serviteur de l'État chevillée au corps pour accepter un tel poste. Stéphanie Faroux était une femme de terrain, elle aimait son métier et ses gars, qui le lui rendaient bien. Il ne fallait donc pas la faire braire avec des histoires d'avancement qui n'avançaient à rien.

— Madame, je vous demande de vous calmer et de me présenter vos papiers d'identité.

— Mais vous êtes bouchée ou quoi ? Je vous dis que mon frère a été empoisonné ! Je possède les preuves !

— Vos papiers ! Sinon, je vous fais embarquer *manu militari* !

— Quoi ? Comme si j'étais une vulgaire délinquante ! Vous savez ce que j'en fais, moi, de vos papiers ?

La commissaire ne voulait pas savoir ce que la folle voulait faire de ses papiers, cela ne l'intéressait en rien. Et, abandonnant brusquement sa fausse bonhomie, la flic montra son vrai visage en se tournant vers son adjoint, l'inspecteur Molasse. Cela aurait pu être Pugnace, mais c'était Molasse. On ne choisit pas sa famille et encore moins son blaze, c'est pour ça que les amis sont sacrés et les petits noms, souvent décoratifs.

— Molasse, tu appelles le poste, qu'ils envoient tout de suite une voiture.

Et voilà, la sœur de Niki – dont j'ignorais jusqu'à ce jour l'existence – avait gagné. Avec ses simagrées, elle avait fini par courir sur le haricot de Stéphanie. Et le haricot de la commissaire semblait être très sensible.

— Molasse, qu'est-ce que tu attends ? On l'embarque, je te dis !

La sœur de mon ami journaliste précocement refroidi sursauta :

— Comment ça, vous m'embarquez ? Je viens vous signaler un meurtre, et c'est tout ce que vous me proposez : me passer les pinces ? Mais c'est pas possible, je suis tombée sur des baltringues. Vous avez couché avec un ministre pour décrocher votre diplôme ou quoi !

Pour une étrangère, elle connaissait bien les mœurs de la République. La commissaire Faroux piqua un fard. J'aurais juré, à cet instant, qu'elle me regardait, mais elle tourna vivement la tête vers l'hystérique.

— Madame, vous avez dépassé les bornes. Quarante-huit heures de garde à vue vous ramèneront à de meilleurs



sentiments envers des femmes et des hommes qui risquent tous les jours leur vie pour des branquignols de votre espèce. Molasse, les menottes !

— Et mon cul, c'est du poulet ? fit la frangine en se débinant.

Je reconnus là l'humour un peu potache de mon pote Niki Java, bon sang ne saurait mentir. Sa sœur se faisait la belle, son tailleur remonté sur les hanches, en sautant par-dessus les tombes.

— Molasse ! Elle se tire.

— Je vois bien, patronne, mais j'suis pas un coureur de haies, non plus.

Médusé, je m'éloignai. J'en avais assez vu et entendu pour savoir ce qui me restait à faire. La sœur de Java ne pouvait pas balancer de telles accusations sans fondement, qu'elle n'hésitait d'ailleurs pas à montrer dans la foulée en sautant les obstacles. Surtout quand on connaissait les propensions de Niki à se retrouver dans les pires embrouilles. Et la commissaire Faroux ne s'était pas pointée à cette cérémonie par hasard ; elle avait d'autres chats à fouetter que la dépouille d'un dompteur de perroquets. Enfin, si mon pote Niki Java s'était vraiment fait repasser, le minimum anarcho-syndical était que je venge sa mémoire.

Je quittai le cimetière groggy, réalisant enfin pleinement la disparition de mon ami journaliste. L'idée de ne plus jamais revoir sa bouille me fit broyer du noir, j'en avais gros sur la patate. À l'angle de la 92<sup>e</sup> et 95<sup>e</sup> division, juste devant la tombe du dessinateur Tignous, qui s'était fait descendre froidement par les pires des raclures que ce monde en perdition avait eu l'idée d'engendrer, je croisai Molasse, qui revenait bredouille.

— Alors ? lui demandai-je sans malice.

Mais les flics me voyaient toujours plus malicieux que je ne l'étais.

— Alors, quoi ? Pourquoi tu ne m'as pas aidé à l'attraper, Burma ?

— Je suis en deuil, Molasse, je n'ai pas la tête à ça. Et elle, t'y as pensé, pendant l'enterrement de son frangin ? Tu crois que Faroux a choisi le meilleur moment pour lui jouer du violon ?

— T'as raison, c'est pour ça que je l'ai laissée filer. Allez, salut, le détective.

Molasse était un brave type, mais il n'avait strictement rien à faire dans la police. En passant devant la tombe d'Alfred de Musset, je remarquai un bouquet de roses jaunes fraîchement coupées. Je m'accroupis près du buste du poète en jetant un regard circulaire afin d'éviter d'être cueilli en flagrant délit. Puis, j'empoignai les tiges humides et m'éloignai au pas de gymnastique.